

LE ROMAN SENTIMENTAL

Colas DUFLO, Professeur de littérature française, Université Paris Nanterre

Laurene VANOFLEN, Maître de conférences (Litt&Phi), Université Paris Nanterre

Partie 1 – Un roman de la vie privée et du sentiment

CD : Laurence Vanoflen, bonjour. L'immense succès de *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau entraîne une floraison de romans qui s'inscrivent dans sa lignée. Ces romans, qu'est-ce qui les caractérise et comment les qualifier ?

LV : Bonjour Colas Duflo. Il est vrai que jusqu'à la fin du siècle, une série d'auteurs reprend les schémas de la vertu souffrante et récompensée, référence au sous-titre de *Pamela* de Richardson, que Sade retournera dans les épreuves de la vertu de *Justine* ou encore les schémas de l'*Héloïse*. Ces romans créent littéralement l'espace de la vie intérieure, du sentiment au sens moderne car les romanciers explorent, à l'occasion d'une intrigue amoureuse, tout le registre des émotions. Ainsi, des romans comme *Dolbreuse*, *Adèle de Sénange* ou *Claire d'Albe* brodent-ils sur les amours de Julie et Saint-Preux, contrariées par le choix familial ou par les normes sociales. *Claire d'Albe* en effet, le roman de Sophie Cottin, dont son héroïne est déjà mariée lorsqu'elle rencontre le neveu de son mari, Frédéric, dont elle va s'éprendre.

Le roman sentimental remet en cause les hiérarchies fondées sur la richesse et la naissance, affirme les droits du cœur contre les conventions sociales. On comprend alors les étiquettes par lesquelles on les désignera après coup. « Roman sentimental », néologisme inventé pour traduire le titre du roman de Laurence Sterne *Sentimental Journey*, en 1768, voire « roman sensible » lorsque dans le dernier tiers du siècle, l'émotion envahit littéralement la fiction. Loisel de Tréogate par exemple se vante ainsi de tremper sa plume dans ses larmes. Comme le drame, le roman exerce alors la capacité d'identification à autrui de ses lecteurs. C'est ce que soulignent l'*Eloge de Richardson* de Diderot. Rien d'étonnant alors à ce que les hommes et les femmes de l'époque aiment s'intéresser, c'est-à-dire pleurer et s'émouvoir en lisant les heurs et malheurs d'êtres de papier.

Partie 2 – Le roman sentimental, un genre « féminin » ?

CD : Cette veine est souvent, mais pas toujours, l'œuvre de romancières. Laurence Vanoflen, vous vous intéressez à la place des femmes sous l'Ancien Régime. Vous avez travaillé sur une romancière comme Isabelle de Charrière. Comment expliquer que le roman soit depuis le dix-septième siècle un des genres où les femmes sont les plus représentées et peut-on dire que cette présence s'accroît au fil du dix-huitième siècle ?

LV : Le roman est un genre mineur, sans règles, vous l'avez rappelé. Il est apprécié d'un lectorat féminin. Il est donc adapté aux femmes dépourvues de formation académique sous l'Ancien Régime et dépourvues également d'ambition littéraire avouée. En outre, au moment où l'esthétique du naturel devient le gage de la vérité de la fiction, leur aisance dans la conversation et dans l'épistolaire les avantage nettement. La plupart des romancières, en effet, sont des épistolières reconnues.

Et la critique de l'époque souligne cette affinité entre femmes et romans, même si Rousseau conteste aux femmes tout génie de façon provocatrice, en écrivant : « Elles ne savent ni décrire ni sentir l'amour ». Mais au fil du siècle, on peut constater que le nombre de romans publiés par des femmes se multiplie. Et les plus lus à la fin du siècle sont bien ceux de Madame de Souza, de Madame Cottin, déjà citée, de Madame de Krüdener ou encore de Madame de Staël. Néanmoins, la proportion de femmes dans le volume des auteurs double de 1784 à 1821, tout en restant de 4 % au début du dix-neuvième siècle. Et bien évidemment, les lecteurs de ces romans sont des deux sexes.

Partie 3 – Quelques romancières du 18^e siècle

CD : En tout état de cause, y a-t-il des romancières que l'amateur du dix-huitième siècle ne devrait pas ignorer aujourd'hui ?

LV : Oui sans aucun doute. On peut citer Graffiny, Riccoboni et Charrière qui font désormais l'unanimité. Madame de Graffiny, pour commencer, a publié un unique roman, *Les Lettres d'une Péruvienne* qui croise avec un grand succès le genre de l'héroïde et le modèle des *Lettres persanes*. Il allie ainsi une critique audacieuse de l'inégalité et du sort des femmes, un itinéraire de formation au féminin et une réflexion sur l'autre et sur les signes. En outre, sa fin ouverte se prête à différentes lectures. En effet, Zilia découvre, à la fin du roman, l'infidélité de son amant Aza qui s'était converti au christianisme. Et elle refuse la main du galant Déterville au grand dam de plusieurs de ses lecteurs qui ne manquent pas d'imaginer des fins où elle épouse soit Aza, soit Déterville.

On a donc vu dans cette fin de roman choisie par Madame Graffiny l'accès d'une femme à la conscience et à l'autonomie puisqu'elle se retire à la fin en se consacrant à l'étude et à l'amitié. Mais il y a aussi là une contestation du patriarcat peut-être ou encore l'illustration d'un idéal des Lumières, la communication et le commerce des consciences. En bref, la richesse du roman ne fait pas de doute.

Pour passer au deuxième exemple, Madame Riccoboni, d'abord actrice, c'est une romancière qui connaît également un vif succès au milieu du siècle. Et Laclos lui enverra ses *Liaisons dangereuses* en 1782, comme un hommage évidemment à cette romancière à succès. Elle met à l'honneur, en 1757, l'esthétique du naturel dont se réclame Rousseau dans *l'Héloïse*. Et son premier roman, *Lettres de Mistriss Fanni Butlerd*, sont une correspondance amoureuse monodique, publiée par une maîtresse trahie. A la fois hommage à la passion et histoire d'une erreur volontaire dont Fanni prend peu à peu conscience, ce roman interroge subtilement le rapport de la fiction et du vrai. On a souvent relevé chez Madame Riccoboni la dénonciation d'un égoïsme masculin, voyant chez elle une sorte de féminisme un peu étroit. Mais il faut signaler qu'elle réagit aussi à l'élaboration contemporaine des morales de l'intérêt.

Enfin troisième exemple, Isabelle de Charrière, qui publie après 1784 des romans qui déjouent subtilement les stéréotypes du genre car en général, ils ont des fins ouvertes. Ils obligent donc le lecteur à prendre à sa charge le sens du récit. Ce faisant, ses romans contestent subtilement l'optimisme des Lumières. Les éducations maternelles idéales par exemple, dans les *Lettres écrites de Lausanne* en 1785 ou encore l'accord optimiste du bonheur et de la vertu dans *l'Histoire de Caliste* en 1787. Et de même, les six *Lettres de Mistriss Henley publiées par son amie*, sont en contrepoint à l'utopie conjugale de Clarendon, à *l'Héloïse* donc, car elles mettent en scène sans pathos le malheur ordinaire d'une femme qui épouse un mari trop raisonnable, une sorte de double de Wolmar. Ainsi, l'épistolière renonce à écrire, enceinte, après avoir appris qu'il a refusé sans la consulter une charge

importante à Londres. Et le roman se conclut sur ces mots : « Dans un an, dans deux ans, vous apprendrez je l'espère que je suis raisonnable et heureuse ou que je ne suis plus ». Ainsi, le roman dit « sentimental » est non seulement le porteur mais aussi le creuset des nouvelles valeurs morales du siècle, l'humanité notamment. D'ailleurs pour les historiens, c'est par l'identification aux personnages de fiction que se forgea le sujet bourgeois comme entité privée au dix-huitième siècle.

CD : Laurence Vanoflen, merci beaucoup.

LV : Merci Colas Duflo.



MOOC « 18^e siècle :
le combat des Lumières »